

## ***L'eau chaude l'eau frette* d'André Forcier : Montréal, jusqu'au coeur**

Marie-Claude Loiselle

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23684ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loiselle, M.-C. (2000). Compte rendu de [*L'eau chaude l'eau frette* d'André Forcier : Montréal, jusqu'au coeur]. *24 images*, (100), 28–28.

## L'EAU CHAUDE L'EAU FRETTE

d'André Forcier

## Montréal, jusqu'au cœur

**J**e suis née au moment où notre cinéma national prenait son envol. Mais cela, je ne le savais pas lorsque, adolescente, je m'étais fait une sorte de rituel de regarder, dans le noir, le ciné-club de fin de soirée et que Fellini, Keaton, Welles, Eisenstein, De Sica, Renoir, Bergman (pour ne mentionner que ceux dont ce premier contact est encore vif à ma mémoire) m'entraînaient à la rencontre d'un univers d'impressions foisonnantes. À côté de cela, les salles de cinéma se présentaient comme des lieux que l'on fréquente en bande pour s'éclater (devant *The Rocky Horror Picture Show* ou quelque film de science-fiction), ce qui suffisait pour m'en tenir à distance.

Il me semble bien que le premier film que j'ai vu en salle était québécois et qu'il s'agissait, de surcroît, de celui que l'on est fort tenté de considérer (et moi d'abord) comme la grande œuvre épilogue

fleuve, au Lac-Saint-Jean ou en Abitibi, et y retournaient au moment des grandes fêtes, alors que moi je restais là, sans échappée possible.

Or, ma première vraie rencontre avec le cinéma québécois, presque comme si l'écran tout à coup m'absorbait, m'incorporait à lui, s'est produite avec *L'eau chaude l'eau frette* d'André Forcier. Je retrouvais dans ce film, tourné sur la rue Saint-Denis près de Rachel, le lieu qui m'habitait — plus que je ne l'habitais encore vraiment, c'est-à-dire par décision. Il y avait dans ce film autant quelque chose de la rue Christophe-Colomb de ma petite enfance que, sans doute, de la rue Chambord ou de la rue Sheppard de mes parents (et probablement même du «faubourg à m'lasse» et du Plateau Mont-Royal où avaient grandi mes grands-parents). Il y avait aussi un peu de la tante Lucette dans M<sup>lle</sup> Vanasse, vieille fille vaguement excentrique, pas mal de la cousine Ghislaine dans Clémence, et dans ce monsieur Croteau quelque peu précieux, beaucoup de la famille Dozois qui, faite de la même étoffe que tous ces gens qui l'entouraient, rêvait pourtant d'une France et d'autres pays lointains — qu'elle rapportait, de chaque odyssée, par fragments aux propriétés presque surnaturelles.

Non seulement y avait-il ça, mais aussi cette capacité chez Forcier de décoller du réel pour nous le faire mieux voir. Tout ce qui tenait dans ce film au caractère propre de Montréal, autant qu'à un certain prolétariat urbain (avec ses vauriens, ses écorchés et ses petites pègres), à cette insolence typiquement de chez nous ou encore à toutes ces figures théâtralement marginales comme en compte ici chaque famille, se trouvait révélé avec ce qu'il recélait à la fois de pitoyable et de touchant. Je saisisais soudainement quelle poésie habitait ce lieu, avec lequel je me sentais jusque-là déphasée et qui pourtant me retenait obstinément, dans cette façon qu'avait le film de s'ancrer au cœur des êtres et d'un territoire pour nous transporter vers un lyrisme broussailleux des plus éclatant.

En découvrant, par la suite, tous les autres films de Forcier, puis en revoyant aussi quelques années plus tard *L'eau chaude l'eau frette*, j'ai su mieux percevoir encore ce qui me plaît tant chez ce cinéaste:

cette énergie qui dissimule à peine la désespérance, cette douleur, cette tristesse profonde qui teinte toute son œuvre et qui, pourtant, se métamorphosent toujours pour éclater dans des élans absolument sublimes de loufoquerie et d'exubérance carnavalesque.

La hardiesse, mais aussi la candeur avec lesquelles les cinéastes québécois ont su un jour prendre leur art à bras-le-corps ont aujourd'hui déserté nos films; comme si le cinéma québécois était devenu tout à coup trop conscient de lui-même. Or, si les films de Forcier des dernières années ont eux aussi perdu l'innocence, ils continuent pourtant de préserver pas mal de cette hardiesse qui, pour moi, fait toujours de ce cinéaste (digne descendant d'un Jacques Ferron) notre plus brillant conteur. ■



Louise Gagnon, Élise Varo et Anne-Marie Ducharme.

de l'âge d'or de notre cinéma. Pourtant, *Les bons débarras*, par son caractère apparemment brut, m'était alors apparu davantage comme une visite insolite chez de quelconques parents un peu désaxés qu'en accord avec l'image que le cinéma m'offrait alors de lui-même. Il me fallut quelques détours de plus, cheminer à rebours encore un certain temps, mais par ces «voyages» qui ne vous grisent pas tant qu'ils ne vous projettent plus loin (mais loin de soi), avant de savoir enfin regarder ce qui était là, tout autour, ce qui faisait (et fera toujours) partie de ce que je suis.

Il faut dire que, venant de la ville, de Montréal, j'ai eu longtemps — et étrangement — l'impression de ne venir de nulle part. Ceux que je fréquentais (sinon leurs parents) étaient nés dans le bas du